

## Cathy Barnier

### « Qu'est-ce qu'être seule dans le réel \* ? »

Quelques mots, pour commencer, sur le titre qui rassemble les interventions de cette après-midi consacrée aux cartels du *CI6* (Collège international de la garantie) : « De l'expérience... ». Ce terme est certainement le plus apte à traduire le reste pour chacun du vif de ses actes, et ce qu'il en est d'un savoir une fois qu'il nous est entré dans la peau. C'est un terme qui nous renvoie aussi à celui de transmission, car qui ne s'est posé la question de savoir comment transmettre ce savoir, ou n'a souhaité en bénéficier au moment où il devait entrer dans l'arène, comme on dit, ou faire un choix ? D'une façon plus générale, on peut dire aussi que l'expérience laisse une trace, que ce soit sous la forme du résultat dans le cadre d'une expérience scientifique, sous la forme de compétences dans celui d'une expérience professionnelle, ou encore par l'effet de surprise, d'étrangeté ou de subversion dans le cas de celles dont on dit : c'était une drôle, voire une sacrée expérience ! C'est sous ce dernier aspect que se présente le plus souvent l'expérience d'une psychanalyse menée à son terme, ainsi que celle de la passe, et ce à chacune des places – passant, passeur ou membre du cartel.

Expérience de la cure, expérience de la passe, expérience de l'acte... sont bien sûr les occurrences selon lesquelles ce terme revient le plus souvent dans l'enseignement et sous la plume de Lacan, mais cette récurrence du terme ne va pas sans son ombre, qui est la solitude qui l'accompagne (qu'il s'agisse de celle de l'analysant dans le moment de passe ou de celle de l'analyste dans son acte), avec son corollaire, l'obstacle à sa transmission, ou, pour reprendre les termes de Lacan en 1967, « l'aporie du compte-rendu » de l'acte.

Lacan n'a eu de cesse pourtant, dans la recherche d'une garantie pour les analystes de son école, d'extraire à partir de son expérience, il le rappelle toujours, ce qui pouvait la fonder et orienter dans le même temps son enseignement, nous invitant à le suivre dans cette exigence. La création du dispositif de la passe – il y a cinquante ans presque jour pour jour ! –, pour permettre à chaque analysant arrivé à ce point de solitude de venir en

témoigner, et à d'autres d'en tirer ensuite les conséquences logiques, est un moment déterminant dans ce parcours.

« Cumulation de l'expérience, et sériation de sa variété » sont les termes par lesquels Lacan nous a indiqué la façon de se servir de ce dispositif dans sa proposition du 9 octobre, et c'est ce qui s'est fait dans les écoles de psychanalyse qui l'ont pratiqué, à commencer par la nôtre, à travers les différents *ciG* qui s'y sont succédé depuis sa fondation.

Au-delà de leur fonction de saisir ce qui, dans le témoignage du passant, peut faire signe du passage au désir de l'analyste et permettre une nomination d'*AE* (analyste de l'École), les cartels de la passe ont également une fonction épistémique, d'élaboration à partir de ces points. Le *ciG*, dont j'ai fait partie de 2014 à 2016, a choisi de séparer ces deux fonctions, associées auparavant dans un même cartel de la passe, en créant des cartels éphémères pour écouter les passes et nommer s'il y a lieu, et des cartels créés pour toute la durée du mandat pour approfondir certains points et élaborer à partir d'une question de leur choix.

Outre les aspects liés à la composition de chaque cartel de la passe pour éviter les incompatibilités, un autre aspect a justifié cette proposition de séparer ces deux fonctions. En effet, il semble que l'exigence d'être, en écho avec le passeur, une plaque sensible pour repérer dans le témoignage l'ineffable du moment de passage à l'analyste, fasse obstacle à une élaboration dans le même temps. Il y faut un temps plus long d'après-coup. Soit parce que le temps d'existence du cartel composé pour entendre quelques passes était trop court, soit parce que dans l'après-coup quelque chose s'effaçait très vite des passes entendues, ou parce que au contraire le travail du cartel, pour y parer sans doute, se concentrait uniquement sur les passes qu'il venait d'écouter.

Trois cartels se sont donc constitués au sein de ce *ciG*, qui avaient choisi pour thème de travail « Le pas d'entrée dans une psychanalyse », « Le savoir qui passe », et, pour celui auquel j'ai participé, « Du symptôme particulier au désir de l'analyste ».

Dans le deuxième numéro d'*Échos*, qui présentait le thème de travail de ces cartels, nous avons présenté le nôtre ainsi : « Au cours de son analyse, un analysant peut avoir chance de passer du particulier du symptôme au singulier de sa destinée. Et pour les cas où cela le mène à devenir analyste, il revient au cartel de penser la modalité singulière d'accès au désir de l'analyste à partir du symptôme particulier. »

Lacan a dit du symptôme que c'était une manière de jouir de son inconscient, on pourrait dire aussi de jouir d'un « savoir certain sur le

traumatisme », selon la formule de Marie-Noëlle Jacob-Duvernet dans son intervention à la Rencontre internationale d'École à Medellín. Certain, mais élocubré néanmoins... Lacan dit aussi qu'« il y a des types de symptômes particuliers », évoquant à ce propos celui du névrosé obsessionnel pour qui « la mort est un acte manqué », reliant donc la particularité du symptôme à la structure du sujet, qui conditionne aussi son mode de désir.

Nous avons employé pour cette présentation le terme de destinée, et non celui de destin, pour faire une différence entre eux. Disons d'emblée qu'il y a dans le terme de destin un sens marqué d'aliénation, de l'ordre de quelque chose d'implacable qui plane sur le sujet et le commande, tandis que celui de destinée laisse la place au choix et à l'acte.

La mise en place de l'inconscient dans le lien transférentiel entre un analysant et un analyste se produit par l'articulation de deux signifiants, S1-S2, avec l'intervalle qui les sépare. Cette articulation porte les identifications du sujet venues de l'Autre qui constituent l'enveloppe du symptôme particulier. Quand ces enveloppes sont tombées reste la lettre, c'est-à-dire un S1 qui peut émerger, seul. On peut parler alors d'un passage du particulier au singulier, ou du symptôme au *sinthome*.

Lacan, dans l'introduction à l'édition allemande des *Écrits*, dit : « Il n'y a d'analyse que du particulier », on en déduira donc que le singulier est inaccessible à l'analyse. J'ai donc articulé, à ce thème du particulier au singulier, la question de la différence entre le non-analysé et l'ininterprétable. J'entends par ininterprétable ce qui vient faire butée dans l'analyse, point d'arrêt et rupture radicale dans les associations libres et dans le lien de transfert qui soutient le sujet supposé savoir. Ce point hors sens se présente d'une façon singulière pour chacun et est la condition pour que se cerne la place d'un savoir auquel on ne peut accéder par la parole – appelé de ce fait aussi non-savoir, savoir insu ou savoir sans sujet. Il implique aussi qu'il n'y a pas de modèle de fin d'analyse, car la fin est propre à chacun. Cela empêche-t-il pour autant qu'on ne puisse élaborer à partir de celle-ci, y repérer certains critères ? Bien sûr que non.

Quant au « non-analysé », Lacan l'évoque à propos de Freud lui-même dans la séance du 15 janvier 1964 du séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, au sujet de sa direction de la cure avec Dora : « Un certain péché originel de l'analyse [...] c'est le désir de Freud lui-même, à savoir le fait que quelque chose, dans Freud, n'a jamais été analysé [...]. » Il parle même à ce propos du symptôme de Freud.

En effet, Freud, se mettant à la place du père dans sa direction de la cure, laissait penser qu'il savait ce qu'était un père, et qu'il y avait un

signifiant qui pouvait répondre au-delà des associations libres, à l'horizon de la chaîne. C'est sans doute de ne pas avoir assez interrogé cette place qui le conduira à la fin de sa vie à écrire *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, alors que ce qui définit une analyse « lacanienne » c'est qu'elle a une fin, et précisément une fin logique, dont Lacan a très bien défini les effets par les formules de destitution subjective pour l'analysant et de *désêtre* pour l'analyste. C'est cette fin logique que le dispositif de la passe tente de vérifier.

Apprendre qu'il y a une fin peut soutenir le désir d'aller jusqu'au point qui clôt l'expérience de la cure pour ceux qui y sont, et pour l'analyste à la conduire de telle sorte que l'analysant puisse y parvenir.

S'il y a un savoir, quelque chose de l'expérience qui ne peut se transmettre, car il y a toujours de l'intransmissible, et c'est même un signe d'un témoignage authentique, on peut cependant transmettre le désir d'ajouter sa propre expérience et sa fin singulière à « la sériation de sa variété ». Transmettre ce désir pour que d'aucuns puissent aboutir à ce point fait aussi partie du désir de l'analyste.

Camila Vidal, une des premières AE nommées par le CIG 2014-2016, avait d'ailleurs commencé ainsi une de ses contributions, lors d'une après-midi sur la passe et le désir de psychanalyse, organisée par le CIG à Paris en avril 2016 : « Cela m'a toujours coûté, disait-elle, d'entendre la question de l'enthousiasme de fin d'analyse. Plus je m'approchais de la fin, moins il me paraissait qu'il y avait de motifs d'enthousiasme, excepté le fait, bien sûr, de terminer quelque chose de commencé depuis longtemps. Pourtant, lorsque la fin se produisit, *le fait qu'il existait véritablement une fin logique me surprit*, que réellement on y arrivait et terminait, c'était vrai. Il ne s'agissait donc pas d'un délire individuel devenu collectif, ni d'une nécessité névrotique de trouver un sens à l'existence en faisant exister la psychanalyse. »

Elle dit : « lorsque la fin se produisit... », indiquant bien ainsi la dimension de contingence, d'avènement et de surprise. Cela est encore plus clair dans une autre de ses interventions, à Paris aussi, lors d'une soirée organisée par le pôle 14 : « Cela faisait déjà quelque temps que je savais que l'analyse était finie mais je n'étais pas capable de trouver un *point d'arrêt* qui puisse la terminer. Un jour, je dis à mon analyste : "Je sais bien que l'analyse est terminée, et qu'il n'y a rien de plus à attendre, mais à vrai dire, je sens que quelque chose du réel n'a pas été touché." "Peut-être que pour vous c'est comme ça !" m'a répondu mon analyste à mon grand étonnement, en mettant un terme à la séance. Je comprends donc, soudainement, quelque chose que je n'avais pas pu penser durant toutes ces années d'analyse, bien que cela soit quelque chose de totalement visible. »

C'était là, oui... Mais alors, ce qu'elle dit à son analyste, est-ce une forme de déception, voire un reproche, qui indiquerait que c'était encore recouvert par sa vérité particulière, par le symptôme, sous sa face signifiante, déchiffrable, ou est-ce simplement la présence d'un doute chez elle ? Lequel doute l'autorise ensuite à produire, non sans la hâte, la certitude de fin, comme l'a montré Lacan dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ».

Pour reprendre ses termes, on ne touche pas le réel, plutôt advient-il, et dans ce sens on pourrait dire aussi de la fin de l'analyse qu'elle est une assomption du singulier, de cette part du réel – celui dont s'occupe la psychanalyse – en chacun de nous. Ce singulier, reste de l'opération signifiante, de la division du sujet représenté par un signifiant pour un autre, fait aussi reste de l'analyse. On peut en parler comme d'un opérateur logique.

À propos de la différence entre particulier et singulier, Lacan, dans la leçon du 5 mai 1965 du séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, définit le singulier comme « quelque chose de tiers et irréductible au fonctionnement du binaire de l'universel et du particulier ». Binaire comme dimension du deux, dimension imaginaire de l'espérance et de l'attente qui soutient la vérité menteuse et fait interminablement se renvoyer la balle entre le sujet et l'Autre... L'universel et le particulier sont des catégories de la logique classique d'Aristote, que Lacan, s'appuyant sur Frege, a réfutée et subvertie en y introduisant l'élément tiers du pas-tout ou du singulier. On retrouve cet élément du tiers exclu, qu'il a nommé aussi objet *a*, dans tout son enseignement, sous l'aspect du manque à être d'abord, puis comme différence absolue, positivité de jouissance non réductible par le signifiant. Lacan l'a formalisé à la fin de son enseignement avec le nœud borroméen, qui montre comment un sens est composé d'une zone de recouvrement de deux éléments et d'un troisième exclu ; soit du croisement de 2 sens + 1 qui manque :  $2 + (-1) = \text{Un en trois}$  ! Car « c'est d'un nœud de sens que surgit l'objet *a* », dit Lacan dans le séminaire ...*Ou pire*.

Donc pas de signifiant, lequel renvoie toujours à un autre, pour clore la chaîne, mais l'effet d'une marque, d'une trace. De nouveau Lacan, dans *Encore*, page 110 de l'édition du Seuil, nous dit : « Il me faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage, et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. Car c'est par là que le sujet fait retour à la révélation du corrélat de la langue, qui est ce savoir en plus de l'être, et pour lui sa petite chance d'aller à l'Autre, à son être, dont j'ai fait remarquer la dernière fois – c'est le second point essentiel – qu'il ne veut rien savoir. »

Et à propos de ce savoir il dit aussi dans le même séminaire, page 95, dans la leçon IX : « Je commence par mes formules difficiles, ou que je suppose devoir être telles – *l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense [...], c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus.* J'ajoute que cela veut dire – *ne rien savoir du tout.* » Ne rien savoir du tout, c'est-à-dire du tout de l'universel sans lequel il n'y a pas de particulier.

Quant à la révélation du corrélat de la langue, je l'entends aussi, en l'énonçant, comme : le corps est là, de *lalangue*...

J'ai déjà eu l'occasion, dans un court texte pour un numéro d'*Échos*, de citer ce passage du séminaire *Le Sinthome*<sup>1</sup> où Lacan, à la suite de la remarque que quelqu'un lui fit, que la langue, si elle était l'instrument de la parole, était aussi l'organe qui portait les papilles du goût, lui rétorqua, jouant de l'équivoque : « Eh bien ce n'est pas pour rien que ce qu'on dit ment ! »

Dans cette même intervention comme AE lors de la Rencontre internationale d'École à Medellín, Marie-Noëlle Jacob-Duvernoy évoque joliment ce nouage du goût (donc du corps) et de *lalangue* autour du phonème *ver*, à travers l'évocation du vert des groseilles à maquereau que lui fit goûter un jour son grand-père, l'effet sur elle de leur goût acide, et un mot de patois qui signifiait « ver de pomme », que son père lui attribua comme surnom...

Alors, est-ce le singulier du condiment que chacun met à sa sauce dans la parole qui fait qu'il n'y a pas de recette de fin d'analyse et qui explique sa variété ?

*Mots-clés : particulier, singulier, réel, passe, fin d'analyse.*

---

\*↑ Après-midi des cartels, « De l'expérience... », à Paris, le 23 septembre 2017. Le titre de cette intervention est une citation extraite de J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 5 mai 1965.

1.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 17.